Quentin DELUERMOZ, Pierre SINGARAVÉLOU, *Pour une histoire des possibles. Analyses contrefactuelles et futurs non advenus*

Paris, Éd. Le Seuil, coll. L'Univers historique, 2016, 448 pages

Bruno Salgues

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11648>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.11648

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2017

Pagination : 405-407

ISBN : 9782814305076

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Bruno Salgues, « Quentin DELUERMOZ, Pierre SINGARAVÉLOU, *Pour une histoire des possibles. Analyses contrefactuelles et futurs non advenus* », *Questions de communication* [En ligne], 32 | 2017, mis en ligne le 31 décembre 2017, consulté le 05 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11648> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11648>

parfois sur des années et avec des contraintes fortes, la politique d'un candidat une fois élu, même si ce point n'est pas le résultat d'une action d'un groupe d'intérêt en particulier. Toujours dans le registre syndical, le chapitre cinq de Sidy Cissokho (pp. 155-176) présente la campagne du syndicat national des travailleurs du transport sénégalais durant la campagne présidentielle de ce pays en 2012. Il décrit comment la grève est utilisée pour faire pression sur le candidat Abdoulaye Wade et surtout les enjeux de pouvoir et d'action dans les gares routières, lieux d'échange et donc d'action politique. L'article insiste beaucoup sur les trajectoires individuelles d'acteurs locaux, notamment le président d'un syndicat à l'échelle d'une gare, cherchant à retracer son parcours, ses liens et donc son influence.

Dans le sixième chapitre (pp. 177-199), Audrey Célestine et Aurélie Roger se demandent si l'outre-mer est un enjeu mineur dans l'élection de 2012. Fort documenté, c'est le seul article de l'ouvrage qui présente en détail les réactions et les réponses des deux candidats, François Hollande et Nicolas Sarkozy aux demandes des acteurs de l'outre-mer, notamment la Fédération des entreprises d'outre-mer (Fedom). Il propose deux résultats : les modalités d'échanges entre ces associations et les équipes de campagne et comment la Fedom développe une plateforme de propositions. C'est, en quelque sorte, retracer l'action en train de se faire.

Puis c'est un retour aux laboratoires d'idées. Le chapitre sept (pp. 201-225) scrute le rôle du *think tank* Terra Nova dans la campagne. L'étude de l'activité d'un *think tank* est un fait assez rare pour être souligné et la relation des enjeux et des stratégies de l'intérieur est le premier intérêt de cet article. Le deuxième est de présenter les modalités et les profils des experts. Camilo Argibay montre ici la force du réseau et l'importance des carrières et expériences politiques et universitaires dans le recrutement. Enfin, l'article explique les modalités de diffusion du projet politique de Terra Nova et des sujets par secteur, selon le mode dominant en vigueur à Bruxelles. En définitive, Terra Nova développe plus des solutions pragmatiques et électorales à piocher qu'un projet complet pour le candidat Hollande. Ceci confirme les procédés d'influence déjà étudiés à Bruxelles.

La conclusion proposée par Guillaume Courty et Julie Gervais (pp. 227-245) encourage une autre lecture des échanges entre candidats et groupes d'intérêts : le don, et le contre-don, non financier. C'est un point intéressant, car il introduit l'anthropologie, convoquant Paul Veyne, Maurice Godelier et Marcel Mauss dans le

but de penser les symboles des échanges, l'obligation et ses rituels. Toutefois, à partir de ces auteurs, les coordinateurs proposent un autre détour aux États-Unis pour nourrir leur propos. À ce stade, nous pointons quelques limites de l'ouvrage. Pourquoi une référence aux travaux menés aux États-Unis, si, d'une part, le mécanisme du don est différent, et si, d'autre part, les lois de financement sont totalement différentes entre les deux pays ? En outre, l'ouvrage et les références proposées semblent oublier ou évacuer les importantes recherches sur l'influence, le lobbying et les actions et logiques des groupes d'intérêt dans le cadre de l'Union européenne. En effet, de nombreux outils et explications sont disponibles, même si le cadre de la campagne présidentielle est différent. Les coordinateurs proposent ensuite un autre axe de recherche : l'étude des actes des conseillers et autres membres des équipes de campagne afin d'évaluer les interactions avec les groupes. Enfin, tous les articles insistent sur la campagne comme révélateur de l'ordinaire : les interactions régulières entre groupes d'intérêts et équipes politiques. Deux limites de l'influence sont posées (p. 245) : en période d'élection, le champ politique est dépassé par le volume des demandes et ignore les voix discordantes. Et les groupes les plus divers parlent rarement au nom de tous, même s'ils le revendiquent. Finalement, et c'est un aspect très positif, la lecture de cet ouvrage apporte des réponses pointues à des questions complexes et peu traitées.

Olivier Arifon

ReSIC, université libre de Bruxelles, B-1050
olivier.arifon@ulb.ac.be

Quentin DELUERMOZ, Pierre SINGARAVÉLOU, *Pour une histoire des possibles. Analyses contrefactuelles et futurs non advenus*

Paris, Éd. Le Seuil, coll. L'Univers historique, 2016, 448 pages

L'ouvrage de Quentin Deluermoz et Pierre Singaravelou est une véritable bible, dans le sens où il contient à la fois une mine de définitions, des propositions de méthodologie qui dépassent le seul cadre historique, une masse de références bibliographiques et d'exemples historiques ainsi que d'application de méthodes. Cet ouvrage est consacré à ce qui est nommé le plus souvent « histoire contrefactuelle ». Au début de ce livre, les auteurs semblent hésiter entre plusieurs terminologies, cette situation se stabilise par la suite au cours de la lecture.

Ce livre est composé d'un contenu découpé en deux parties théoriques et constituant une excellente revue

de la littérature. La première se nomme « Enquête » (pp. 18-98), la seconde « Une partie décryptage » (pp. 103-207). La troisième qui est une mise en pratique est nommée « Expérimentations » (pp. 210-349). Ces parties sont suivies par des notes essentiellement biographiques (pp. 351-408), une vaste bibliographie (pp. 409-426), puis un glossaire d'environ 1 000 noms. Nous avons pris le parti de décomposer le contenu comme suit : définitions et description du contenu.

Les définitions sont nombreuses dans cet ouvrage. Après avoir présenté les différentes définitions de l'histoire jalonnant ce livre, nous avons fait le choix de présenter les autres définitions selon un ordre alphabétique. « L'histoire, [...] est une connaissance du passé, produite à partir de traces conservées et des questions du présent. Elle ne cherche pas la vérité absolue, mais des vérités situées » (p. 11). L'histoire est également « une connaissance par traces, dans la mesure où l'accès au passé est conditionné par l'existence des archives. C'est une connaissance que l'on dit également "trouée" ou "incomplète" » (p. 104). L'Histoire se définit par ailleurs comme « l'étude des causes des événements passés » (p. 129). Cause : « Un "objet est la cause d'un autre" parce que "si le premier objet n'avait pas existé, le second n'aurait jamais existé" » (p. 34). *Chaostory* : forme de description historique qui utilise la notion de chaos, car « le chaos implique des résultats imprévisibles, et ce, même lorsque des événements successifs sont liés de manière causale » (p. 35). Cliométrie : branche de la science économique « qui, à l'origine, entend réinterroger les interprétations communément admises par les économistes et les historiens » (p. 32). Littérature légitime : « Littérature qui ne se veut pas associée à une sous-culture, populaire ou critique, mais qui est produite par des écrivains mettant en avant leurs qualités stylistiques, dans des ouvrages s'inscrivant dans les circuits de reconnaissances consacrés » (p. 71). Narration : « Fait de concevoir une intrigue et d'articuler les faits ou les éléments de l'analyse selon un agencement particulier » (p. 113). Pensée contrefactuelle : « Forme de raisonnement parmi d'autres (conditionnel, déductif, probabiliste, etc.) » (p. 76). Résidu accidentel : « Ce qu'il en reste dans la mémoire » quant à la diversité du passé (p. 91). *Steampunk* : forme « d'uchronies inscrites dans la révolution industrielle du XIX^e siècle et modifiées par des éléments merveilleux ou anachroniques (ordinateurs, manipulation génétique...) » (p. 70). Uchronie : Utopie dans l'histoire. « Esquisse historique apocryphe du développement de la civilisation européenne tel qu'il n'a pas été, tel qu'il aurait pu être » (p. 26). Utopie : forme littéraire qui « invente un autre lieu, hors du temps : elle constitue un hors-lieu où peut se développer une fable philosophique et politique, qui propose un modèle

alternatif et ébranle l'organisation sociale et politique de son temps » (p. 28). *Whatifhistory* : Méthode historique « qui étudie les bifurcations jugées significatives » (p. 44).

L'introduction de l'ouvrage commence par reconnaître l'existence d'uchronies et affiche l'idée que l'analyse contrefactuelle ne serait pas digne de la méthodologie historique. Puis les auteurs reconnaissent que « les chercheurs eux-mêmes en ont retenu d'autres, aux sonorités plus "scientifiques" : histoires contrefactuelle, virtuelle, spéculative, conjecturale, hypothétique, parafactuelle, possibilistes, etc. » (pp. 9-10). Ce qui justifie cet ouvrage et son plan. La première partie sera donc décomposée en quatre parties : la pratique historique ancienne, la diffusion de l'histoire avec des si, la version uchronique et littéraire, et enfin son usage dans d'autres sciences (pp. 9-14).

Le livre explique avec une multitude d'exemples que l'analyse contrefactuelle est mobilisée très tôt dans la démarche historique sous la forme de la digression, ce qui serait représenté par l'approche de Pascal qui considère que deux facteurs échappent au contrôle de l'homme : les sentiments, en l'occurrence amoureux, et la maladie (p. 22). En histoire et fiction est née l'uchronie, c'est un genre littéraire apparu avec la révolution industrielle. Les auteurs discutent de la différence entre l'uchronie et l'utopie. Puis, ils abordent le cas des historiens qui s'intéressent à la question du « What if », ce qui correspond de fait, et selon eux, à une histoire contrefactuelle dont la théorisation serait attribuée entre autres chercheurs à Max Weber. L'on passe alors à la cliométrie en tant que forme de l'analyse contrefactuelle. La réflexion philosophique se conforme aux écrits anglo-saxons. Ces écrits considèrent qu'il existe une « différence entre la mauvaise manière de faire l'histoire contrefactuelle (naïve et maladroite) et la bonne (réflexive et efficace) » (p. 37). Cette première partie est une importante réflexion sur la méthode historique (pp. 19-38).

Les deuxième et troisième chapitres s'intéressent au développement de la méthode contrefactuelle que Quentin Deluermoz et Pierre Singaravélou observent dans le monde. La dynamique de recherche dans ce domaine serait anglo-américaine. Elle a ensuite essaimé en Espagne, en Allemagne et plus récemment en France : « Tout le problème est de hiérarchiser ces causes, significatives et non significatives, puis de les organiser rationnellement » (p. 41). Puis les auteurs engagent une discussion sur les différences entre le mouvement *steampunk* et les littératures légitimes (pp. 39-74).

Le chapitre suivant analyse la place de ces méthodes dans d'autres disciplines : économie, psychologie sociale, droit, science politique, philosophie, physique. Cela permet aux auteurs de discuter, d'une part, de l'existence d'une démarche soustractive ou additive dans la démarche contrefactuelle, et d'autre part, de l'impact des raisonnements de type *ceteris paribus*, ou toute chose égale par ailleurs (pp. 75-98). La seconde partie nommée « Décryptage » est consacrée à la réponse à des questions de recherche très diverses. Le premier des chapitres de cette partie s'intéresse à la place de l'imagination historique et de l'approche contrefactuelle. Cette dernière est à l'origine de l'imagination qui permet « de compléter les blancs de l'information » (p. 109). Cette imagination ne pourrait être utile sans la narration. Associer imagination et narration permet d'achever l'œuvre de l'historien (pp. 103-126).

Le chapitre 6 s'intéresse alors au rôle de l'imputation causale dans le raisonnement contrefactuel et ceci, dans la mesure où ces deux éléments peuvent respecter le caractère scientifique de l'histoire, qui passe par la reconstitution des causalités. Les deux auteurs se situent dans la même lignée que Fernand Braudel ou Michel Foucault pour qui l'histoire se place dans les autres sciences de par sa spécificité d'étudier les discontinuités, discontinuités dont on va chercher les causes (pp. 127-152). Un court chapitre rappelle la réfutabilité chère à Karl Popper (pp. 153-155).

Dans le chapitre 7, Quentin Deluermoz et Pierre Singaravélou s'intéressent aux conditions d'utilisation de l'analyse contrefactuelle dans le temps et dans l'espace en faisant référence à des civilisations qui ont des visions du temps et de l'espace différentes, comme les Indiens Hopi ou le peuple Nuer. Leur conclusion est liée à la difficulté d'assigner une place, un lieu unique ou une période au raisonnement contrefactuel (pp. 157-175).

Le chapitre 8 semble se consacrer aux usages politiques de l'approche contrefactuelle, mais évolue vers l'idée que « l'analyse contrefactuelle, par nature indéterminée, s'est révélée utile, voire nécessaire pour aborder et traiter des questions de fond anciennes aux enjeux toujours renouvelés : rapport histoire/fiction, déterminisme/liberté, événement/acteur/structure, etc. » (p. 202). Le raisonnement conduit à six usages pertinents du raisonnement contrefactuel : le « contrefactuel réflexif qui peut servir de révélateur pour les travaux existants » (p. 204) ; « comprendre ce qui a été sans interroger ce qui n'a pas été » ou contrefactuel classique ; « évaluation objective des relations ou de l'absence de relation entre des faits, des dynamiques ou des situations » (p. 205) ou contrefactuel des

causalités ; le contrefactuel littéraire consiste à mettre en place « les enchaînements dans leur dimension narrative » (p. 205) ; « le cinquième usage relève de ce qu'on a appelé les futurs non-advenus ou les futurs du passé » (p. 205) ; « le dernier usage, le plus délicat est essentiel. Il permet d'appréhender les possibles du passé, c'est-à-dire les virtualités réelles des situations passées » (p. 205). Ce chapitre apparaît donc comme un véritable cours de méthode historique, lequel sera mis en exemple dans les chapitres suivants regroupés sous le titre d'« Expérimentations » (pp. 177-207).

La troisième partie contient des exemples d'application de la théorie achevée dans le chapitre 8. Le chapitre 9 étudie la domination occidentale (pp. 213-247). Le chapitre 10 décortique quant à lui les craintes et les espoirs liés à la Révolution française de 1848 (pp. 249-283), l'utilisation de jeux sérieux pour rejouer l'histoire (pp. 285-310), une expérience d'écriture collective de l'histoire (pp. 311-341).

La conclusion traduit une forme de modestie émanant des auteurs quant à leur travail de six années consécutives. « L'approche contrefactuelle et l'analyse des futurs possibles n'ont pas pour vocation à constituer un énième tournant historiographique » (p. 344). Ils rappellent alors les six formes présentées au chapitre 8 ainsi que la démarche des chercheurs constituée d'opérations intellectuelles bien connues : croisement des sources, immersion, interprétation, conceptualisation et mise en forme narrative. L'analyse contrefactuelle apporte alors une boîte à outils complémentaire (pp. 343-349).

Quentin Deluermoz et Pierre Singaravélou ont réussi à faire un livre qui se lit presque comme un roman ! Mais c'est aussi un parfait cours de méthodologie historique qui se conclut par des exercices (les exemples). Les notes sont pléthoriques, mais utiles et intéressantes (pp. 351-408). La bibliographie est des plus complètes (pp. 409-426). Un regret : le glossaire ne contient pas de relation avec les définitions qui jalonnent ce texte, ce qui aurait été utile, au moins pour les étudiants de la discipline. Les chapitres commencent par des citations qui, mises les unes à côté des autres, pourraient constituer un nouveau petit livre fort utile pour les dissertations des bacheliers. *Pour une histoire des possibles*, un ouvrage à posséder dans sa bibliothèque.

Bruno Salgues

CIS, Institut Mines Telecom, F-42000

bruno.salgues@imt.fr